

Adele Prince

MEURTRE

en filet

Les Enquêtes de Charlotte Latourette

Tome 4



Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-1011-7

© AdlePrince2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

REMERCEMENTS

Un livre ne se fait jamais complètement seule. Je remercie : Azel Bury, Eva David, Marie Fontaine et Alice Quinn pour leurs aides, conseil et soutiens tout au long des différentes étapes de ce roman..

À tous les pêcheurs de Normandie,

« Les jeunes *pensent* que les vieux sont ignorants - alors que les vieux, eux, *savent* que les jeunes sont ignorants. »
L'Affaire Protheroe (Murder at the Vicarage - 1930),
Agatha Christie

Charlotte

Depuis l'empoisonnement de Marc Osmond, j'ai trouvé une amie en la personne de Lucie, une quarantenaire dynamique qui tient le café de la Mairie depuis six mois. Une commerçante qui me remonte le moral et sur qui je peux compter en cas de pépin. Elle m'a fait découvrir la planche à rame, un sport qui n'a rien à voir avec le golf et tant mieux, car je suis une quiche au golf. Grâce à Lucie, j'ai appris les bases du stand up paddle, mais pas sans quelques chutes cuisantes dans l'eau. Heureusement, elle est là pour me prodiguer ses conseils experts, et maintenant, je suis assez sûre de moi pour partir en balade avec elle.

Au passage, j'ai appris que l'équilibre ce n'est pas une histoire d'âge ou de poids, mais de muscles ! Les fameux abdos qui se cachent sous notre peau.

Les abdominaux ne sont pas qu'une tablette de chocolat, comme je le croyais, mais plutôt un ensemble musculaire de l'abdomen constituant la paroi antérolatérale. Quatre paires de muscles qui s'étendent du thorax jusqu'au bord supérieur du bassin. Sans leur bon entretien et fonctionnement, il nous est impossible de nous maintenir en équilibre sur terre comme sur l'eau.

Lucie est une vraie athlète. Le lundi, jour de fermeture, elle pratique la randonnée à vélo avec un club de quinquas et le reste de la semaine pour se détendre, le stand up paddle. Depuis peu, elle s'est mise au wing foil. Une variante folle de la planche à rame à laquelle s'ajoute un parasol géant qui compromet encore plus l'équilibre sur la planche, encombrant au possible et qu'il faut manœuvrer dans le sens du vent tout en se maintenant debout sur la planche. Icare¹ lui-même n'aurait pas osé !

Mais bon, Lucie et moi, on préfère rester modestes, surtout moi. Nous poussons nos planches

¹ *Mythologie grecque*, Icare est le fils de l'architecte athénien Dédale. Il est connu pour être mort après avoir volé trop près du soleil alors qu'il s'échappait du labyrinthe avec des ailes créées par son père soudées avec de la cire et des plumes.

à l'eau, puis grimpons dessus en position agenouillée. Nous pagayons quelques mètres ainsi pour prendre du fond et le large. Et puis d'un coup, on se redresse en position debout, pieds bien campés sur nos planches, rames au poing.

J'ai un champ de vision extraordinaire, bien différent de celui qu'offre la position assise du canoë-kayak. Tout paraît plus immense, plus majestueux à hauteur d'homme.

L'eau clapote sous nos pieds, les mouettes flottent entre les vagues et je me sens vivante comme jamais. Mon esprit vagabonde au rythme du clapotis des rames et de ma planche contre le flot de la marée descendante. Les rayons du soleil brillent de mille éclats sur la crête transparente des vagues. Paillettes naturelles, diamants éphémères.

Tout m'enchanté dans le ciel changeant. J'éprouve une liberté qui me submerge tout entière. J'adore cette sensation d'éblouissement. Elle me remplit de joie. Je suis en train de devenir accro.

— Profitons du paysage avant que les touristes ne le polluent, s'exclame Lucie que je rattrape à grands coups de rame pour mieux l'entendre.

La falaise grandiloquente semble nous inviter. Nous glissons, planches parallèles, bercées par une houle tranquille.

— Ça va le business ?

— Le taux de réservations remonte. Ce n'est pas trop tôt. Cet empoisonnement a bien failli m'achever.

— Ne jamais baisser les bras. Remonter les manches et se battre. Tu as la niaque, c'est ce qui compte !

Nous naviguons au fil de l'eau. Trois mouettes planent et virevoltent au-dessus de nos têtes. Elles s'en donnent à cœur joie.

— Tu faisais quoi avant Lulu ?

— J'étais prof.

— Sans blague ! Prof de quoi ?

— D'espagnol. J'en avais marre... Pas de l'espagnol, du système.

— Tu as plaqué tes vacances scolaires pour tenir un débit de boissons douze heures par jour ?

— Mes clients et mes élèves se ressemblent bien plus qu'il n'y paraît. Les uns comme les autres vivent un manque d'attention, ils ont besoin d'être maternés. Quitte à faire du baby-sitting, autant que je le fasse à mon compte, non ?

— Et tu n'es plus responsable s'ils arrivent en retard ou s'ils ratent leurs exams.

— Voilà. T'as tout pigé.

Nous approchons de l'arche, passons dessous en quelques coups de pagaie. Chacune notre tour, nous criions notre nom, la roche nous en renvoie l'écho, puis nous filons au large.

Nous pourrions longer la falaise de plus près, mais le risque d'éboulements, de plus en plus fréquents en aval, nous oblige à nous tenir à distance. Un souvenir avec Mamie surgit de mon esprit. Elle m'emmenait avec Papy pêcher le crabe. Nous prenions en voiture le pont de Tancarville, direction les plages de Ver-sur-Mer. Tous deux soulevaient les algues accrochées aux rochers et d'un geste vif saisissaient les étrilles avant qu'elles ne s'enfoncent dans le sable ou entre les roches. Je les imitais avec une peur tenace de me faire pincer les doigts. Épuisée de joie par toutes les émotions et aussi par la peur éprouvée, je dormais dans la voiture sur la banquette arrière tout au long du retour, les crabes se chamaillant dans les seaux.

Quel extraordinaire plaisir de flotter ! Il faut que je fasse essayer ce sport à Mamie. Elle aimerait cette sensation !

Vastes amphithéâtres
De montagnes bleuâtres,
Mers aux lames d'azur,
Villes monumentales,
Splendeurs orientales,
Ciel éclatant et pur,

Qu'il fait bon ne rien faire,
Libre de toute affaire,

*Libre de tous soucis...*²

Alors que nous voguons en file indienne, au loin, le ciel s'assombrit et menace. Ce mois d'août est anormalement chaud, un air déjà lourd à cette heure matinale répand une atmosphère orageuse.

Je scrute l'horizon, de courtes rafales de vent soufflent par instants... Un éclair déchire le ciel et la mer. J'alerte Lucie.

Dans notre région, les orages sont imprévisibles et se déplacent très vite. Il nous faut gagner le rivage, sortir de l'eau au plus vite au cas où l'orage se dirigerait vers la côte.

Nous pagayons de toutes nos forces. Un nuage anthracite s'amoncelle dans le ciel bas. Des gouttes épaisses et molles forment des cercles épars au creux des vagues.

Nous ramons avec énergie, portées par la houle. J'indique à Lucie d'accoster sur la plage de Balbourg naissante. Une mince bande de sable. Nous détachons

² Extrait de **Ballade** « *Quand à peine un nuage* », Théophile Gautier, Premières Poésies

le cordon de sécurité amarré à nos chevilles, sautons dans l'eau, puis retournons nos planches pour ne pas en esquinter le gouvernail et les ailerons puis foulons le sable mou et humide, planches sous le bras.

Difficile d'imaginer que ce côté de la falaise abrite à marée basse une superbe plage de sable, alors que la nôtre se compose de galets.

La pluie se densifie, puis le tonnerre gronde. Dix secondes plus tard, un éclair gifle le paysage et se noie entre deux vagues. Nous l'avons échappé belle.

Les gouttes drues nous battent le cuir chevelu, le visage et les épaules. J'entraîne Lucie vers la grotte de la femme dans laquelle nous nous réfugions. Elle y pénètre la première. Tandis que j'escalade les dernières marches, je l'entends crier, puis jurer.

— Ça va ?

Aucune réponse. Je m'empresse de la rejoindre. Je la découvre les quatre fers en l'air, comme dirait Mamie, je lui tends une main. Elle s'y accroche.

— Mon pied a dû buter sur un rocher.

Elle s'essuie les genoux, l'un d'eux est sacrément écorché.

— Rien de cassé ?

— Je ne crois pas, non.

Je fais un pas de côté et découvre sur quoi elle a buté. Je pousse un cri de stupeur.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Là.

— Où ça ?

Je lui montre du doigt, elle se penche.

— Un filet de pêcheurs ! s'exclame Lucie.

— Avec des cheveux ?

Elle se relève brusquement.

— Un... Un... Un cadavre ?

Lucie recule de trois pas, puis saisit son genou blessé. L'orage éclate au-dessus de la grotte et la roche démultiplie le grondement du tonnerre. La pluie redouble et la fraîcheur qu'elle répand nous fait frissonner.

— Il cognote³, le coyote.

J'observe notre découverte. Ce n'est pas beau à voir. Cheveux, algues, coquillages s'entremêlent dans le maillage du filet.

— Zut, je n'ai pas pris mon téléphone. Je n'avais pas envie qu'il prenne l'eau.

³ Verbe - français - cognoter *intransitif* 1^{er} groupe. Définition : (*Argot*) Puer. *Oh ! ce que je cognote...* — (Alphonse Boudard, *Les matadors*, 1966)

— J'ai le mien.

— Ah bon ?

— Dans la sacoche étanche sur mon paddle. Une habitude. Quand je pars seule en mer, je peux appeler des secours si besoin.

— Bouge pas. Je vais le chercher.

— Tu ne vas pas me laisser seule avec le macchabée ? me crie Lucie, effarée.

— T'as peur qu'il te saute dessus ?

Nous regardons le cadavre. C'est vrai qu'il est peu ragoûtant, tout empêtré qu'il est dans cet amas hétéroclite.

J'observe avec attention l'étrange corps inerte et trempé, chaque détail pourrait permettre plus tard aux gendarmes de résoudre ce mystère. Un drôle de bâton lui sort du bas du dos et il ne porte pas de vêtements. Ses cheveux sont collés sur son visage par le sel. Des algues imbriquées dans les mailles du filet cachent une partie de son torse et son cou. Une chair de poule me saisit. La grotte de la femme me paraît soudain froide, obscure, habitée par un silence pesant.

— Tu ne le trouves pas flippant ? me souffle Lucie.

— Si. Appelons du secours immédiatement !

Nous descendons avec prudence les quelques marches sculptées dans la roche, car la pluie les a rendues ultra glissantes et nous sommes pieds nus. Je ne suis pas mécontente de fuir notre refuge glacial et inhospitalier comme jamais.

Le vent souffle contre nos corps mouillés. Le flux et reflux semblent rugir sous une pluie toujours battante. Je tressaille et tremble de tout mon corps.

Lorsque nous atteignons nos planches, l'eau de pluie ruisselle sur nos planches à rame ensablées par les multiples éclaboussures de la pluie et des reflux de la marée.

Lucie récupère sa sacoche étanche. Nous regagnons vite la grotte afin de nous abriter.

— J'appelle les pompiers ou la gendarmerie ? me demande-t-elle sortant son smartphone de sa sacoche.

— Vu qu'il est plus que mort, la gendarmerie à mon avis.

Je la regarde faire :

— Y a quelqu'un coincé dans un filet au pied de la grotte de la femme côté plage de Balbourg. Mais ouais, je sais que la marée descend. Et je peux sortir par la plage, je sais. J'ai dû mal m'exprimer. Y a un

corps, pas en état d'arquer si vous préférez. Il est refroidi même et depuis un bail que ça ne m'étonnerait pas.

Elle raccroche et voyant ma mine inquiète, elle m'explique :

— Ils envoient une équipe. On fait quoi en attendant ?

— Rien.

La pluie cesse d'un seul coup. Un ciel bleu balaie l'énorme nuage anthracite vers le Havre. Au tour des randonneurs en direction de Triport, de se faire rincer. Lucie tend une main puis la tête dehors.

— Si on remontait les planches ?

— Oh là là, Lucie, il faut éviter de ruiner les traces et empreintes... Restons à l'écart pour ne pas perturber la scène, surtout si cela s'avérait être un crime.

— T'as l'imagination macabre, toi !

— Tu n'as pas l'impression d'être dans un épisode d'enquête policière ?

Je la taquine, bien entendu.

— Ouais. Sauf que tu es plus jolie qu'un détective de séries TV.

Elle me répond d'un clin d'œil affectueux. Lucie n'est jamais avare de compliments envers les femmes.

— T'es gentille, mais au prix que j'ai payé ma planche, je ne l'abandonne pas.

Tu m'étonnes. Elle possède une planche de compétition.

— Te mets pas la rate au court-bouillon. Avec toute la flotte qu'il est tombé, y a des chances que notre macchabée croupisse dans l'eau salée depuis des heures, voire des jours... Si tu vois ce que je veux dire.

Je concède à une condition :

— D'accord, mais on les pose à l'écart.

— En six ans de pratique du paddle, c'est la première fois que je trouve un macchabée ! C'est pas jobard, ça !

J'aime bien sa façon de s'exprimer. Elle me rappelle mes années à Paris.

Nous remontons dans la grotte de la femme nos planches à bout de bras au-dessus de nos têtes.

En adossant mon paddle contre la roche, je remarque que le cadavre n'est pas complètement nu, il porte ce qui semble être un short, peut-être même un maillot de bain.

Une sirène retentit.

— Ah enfin, voilà les poulets ! me lance Lucie.

Charlotte

Au moment où nous déplaçons nos planches, en évitant le cadavre, et afin de les descendre sur la plage de Tarteville, trois képis, dont l'un dépasse d'une tête les autres, accourent sur les galets glissants. Une vraie patinoire. Et la pluie n'a rien arrangé. Les algues gorgées d'eau et les rochers trempés rendent l'accès difficile, bien que cela n'empêche pas les curieux de s'y aventurer.

Les gendarmes sécurisent le périmètre et bloquent l'entrée ainsi que l'accès à l'arche aux premiers visiteurs, d'autant plus que la marée descendante est en cours et leur offre l'opportunité de s'y rendre. Ils rebroussement chemin, forcés et mécontents. Pour les touristes qui viennent pour la première et la dernière fois de leur vie, c'est rageant. Je l'admets.